

DI PIETRANTONIO Donatella, *Bella mia* (Elliot, 2014, 190 p.)

L'histoire se situe à L'Aquila après le tremblement de terre qui, en 2009, a dévasté la ville et ses environs faisant 308 morts et 1179 blessés. Parmi ces morts, Olivia, la sœur jumelle de la narratrice, une jeune femme qui a été une enfant rayonnante, douée pour le bonheur et à qui tout semblait réussir. Le premier chapitre s'ouvre sur Marco, le fils d'Olivia, un ado mutique au physique plutôt ingrat, que la narratrice et sa mère ont recueilli à la mort d'Olivia dans le logement provisoire qui leur a été attribué (les C.A.S.E : *complessi antisismici sostenibili ecocompatibili*). Il a un père qui a refait sa vie à Rome.



Donatella Di Pietrantonio s'attache surtout à montrer la vie qui recommence, dans les petites choses, un jardin qu'on démarre même si on espère quitter au plus vite les habitations provisoires, un objet qu'on retrouve et qu'on répare, un autre auquel on donne vie. Car la narratrice s'est remise à la céramique après avoir récupéré son four dans les décombres. Au chapitre 3 nous la voyons retourner dans la Zone Rouge, la zone interdite. Le retour sur les lieux interdits donne lieu à un des plus beaux et plus emblématiques passages du livre : le lieu, le temps et l'action se condensent même si tout se dédouble comme dans un miroir : les lieux (L'Aquila, la maison) à la fois vivants et morts, le temps avant et après, l'action qui semble arrêtée et qui pourtant bouge imperceptiblement.

On apprendra peu à peu qu'Olivia n'était peut-être pas aussi heureuse qu'on le croyait. On comprendra qu'en faisant le portrait d'Olivia, sa jumelle, c'est aussi le portrait d'elle-même que fait la narratrice, elle qui semblait être le brouillon d'Olivia. C'est aussi, au-delà de la perte et du deuil, l'affirmation de l'amour et du lien indéfectible qui lie les morts aux vivants. Et ce lien Donatella Di Pietrantonio réussit à l'exprimer avec une justesse remarquable. Les personnages, qui semblent s'être arrêtés au moment du drame comme les aiguilles des horloges, accueillent peu à peu le frémissement de la vie que Donatella Di Pietrantonio sait saisir dans un détail, une couleur, une fêlure. Elle évite ainsi la psychologie, la dramatisation, préférant poser son regard sur les choses, faire dire aux choses qu'une renaissance est possible même dans la fragilité, fragilité d'un amour qui s'esquisse, d'un paysage encore meurtri...

Ce récit tout en demi-teintes, au style fluide et sobre le plus souvent, nous parle de « l'espoir de reconstruction d'une ville offensée ».

Louissette CLERC
Septembre 2014